

rendre compte qu'ils ont finalement gagné la guerre et amené Yasser Arafat à comprendre alors que l'idée d'un État juif en Palestine représente pour lui un anathème, c'est une réalité qu'il ne peut ignorer. Pour des raisons que l'histoire jugera en définitive, ils ne semblent pas pouvoir admettre que l'OLP a sans doute changé de refrain parce qu'elle en était venue à reconnaître qu'elle n'avait pas d'option militaire.

La génération actuelle de dirigeants israéliens a été trop effrayée par le doute et la peine pour croire en elle-même. Elle manque de confiance en soi, et, par conséquent, ne sera pas la génération qui apportera la paix. Son agenda politique a été tempéré plus par les partis pris idéologiques de la diaspora que par les réalités actuelles de la politique israélienne. Le souvenir de la barbarie du terrorisme palestinien continue à être plus puissant que la conviction, même confuse, qu'un changement est effectivement possible.

Malgré les conséquences évidentes de l'inactivité, on ne doit pas s'attendre à des prises de position dramatiques. Parce que M. Shamir doit se méfier de son aile droite, et parce que les travaillistes ont peur des résultats d'une élection, c'est un gouvernement de paralysie. Au mieux, on peut espérer que le gouvernement Shamir sera au moins amené à préparer le terrain pour l'amorce d'un processus. Présumer qu'il en sera autrement, c'est se prendre au piège toujours malheureux, stérile et contre-productif des prévisions irréalistes.

Hirsh GOODMAN

New York Times, IHT, 20 juillet 1989.

LA GUERRE CONTRE LES COLLABORATEURS

Souk al-Bassal — le marché aux oignons situé au cœur du dédale des petites ruelles de la vieille ville de Naplouse — est un lieu assez effrayant en pleine lumière du jour. De farouches slo-

gans de l'OLP couvrent les murs de pierre et la foule qui s'y presse observe avec méfiance les soldats israéliens en patrouille.

Après la tombée de la nuit, il est rapidement déserté et seuls les jeunes au visage dissimulé qui forment les « forces de frappe » du soulèvement palestinien peuvent y être aperçus. Dans la nuit de dimanche, certains d'entre eux ont définitivement réglé leurs comptes avec Sabah Kan'an, accusée de prostitution et de collaboration avec l'ennemi.

Personne à Naplouse ne sait — ou ne dira — ce qui s'est réellement passé, mais beaucoup ont leur petite idée là-dessus. « *C'était une putain qui travaillait comme espionne pour le compte des services secrets israéliens* », déclare un homme qui a une grimace de dégoût en racontant cette histoire. « *Elle n'a eu que ce qu'elle méritait.* »

Rien sinon des racontars ne vient confirmer ces accusations, mais il ne fait aucun doute que Sabah Kan'an a été tuée au moyen de couteaux, de haches et de barres de fer. Elle est la dernière victime en date de cette guerre perverse déclenchée par les Palestiniens pour tenter d'éliminer les espions et les traîtres dans leurs rangs.

Cette mère de famille divorcée âgée de 30 ans a eu un plus de chance que Adli al-Thalji, qui portait encore son pyjama lorsque l'on a découvert son corps sanguinolent suspendu à un croc de boucher dans le marché aux oignons l'automne dernier.

L'exécution de dimanche dernier était vraiment typique de la récente vague d'agressions, bien que chaque cas soit aussi différent que peuvent l'être les individus impliqués. Chacun est une tragédie pour les proches qui se retrouvent non seulement confrontés à leur perte, mais aussi à l'ineffaçable stigmate de la trahison qui les désigne par-delà la tombe.

Naplouse est la ville la plus importante et la plus active sur le plan politique en Cisjordanie, il n'est donc que naturel que l'on puisse y rencontrer un nombre pro-

portionnel de gens qui, pour des raisons variables, ont choisi de travailler pour Israël.

Au-delà du nombre de morts — près de 50 collaborateurs réels ou imaginaires tués depuis le début de l'*Intifada* en décembre 1987 — les données réelles concernant l'apparente intensification de ce phénomène sont rares et fragmentaires.

Les militants palestiniens insistent sur le fait que personne n'a été tué sans qu'il n'y ait eu de très sérieuses raisons de le suspecter de collaboration. Sabah Kan'an avait déjà été battue et, selon certains rapports, violée plusieurs semaines auparavant en guise d'avertissement préliminaire.

La possession d'une arme est un signe qui provoque inévitablement la suspicion. Il en va de même des visites répétées dans les villes israéliennes voisines pour des rencontres clandestines avec l'agent-traitant du Shin Beth, le service de renseignements intérieur.

Le chantage et la coercition jouent un rôle important dans le recrutement d'informateurs. Beaucoup de Naplousains affirment que la subornation sexuelle, une arme puissante dans une société musulmane traditionaliste, est également courante. Parmi les autres formes de pressions, il y a les menaces de livrer les consommateurs de drogue et autres délinquants s'ils ne donnent pas des informations aux Israéliens.

Le problème de la collaboration met en évidence la différence souvent énorme qui sépare les intellectuels et idéologues qui représentent les factions de l'OLP et les gens ordinaires qui font le sale boulot de maintenir la sécurité de l'*Intifada*.

« *L'échelon politique n'exerce aucun contrôle sur ce que font les forces de frappe* », affirme un militant de Jérusalem-Est. « *Et il est clair pour nous que les vagues d'arrestations répétées créent des vides dans la direction locale, ce qui permet aux éléments les plus jeunes de prendre l'initiative d'accomplir quelque chose qu'ils estiment être un acte héroïque ou nationaliste.* »

La collaboration existe à plusieurs niveaux, et Naplouse en offre une gamme complète. As'ad Abou Ghosh, tué en septembre dernier, avait été « retourné » alors qu'il était en prison. Deux Gazans, anciens détenus du camp d'Ansar dans le désert du Néguev, ont été trouvés assassinés la semaine dernière, probablement à cause de soupçons du même ordre.

Il y a trois semaines, un jeune homme armé d'un pistolet muni d'un silencieux est tranquillement entré dans le poste de police au centre de Naplouse et a abattu Sayel Sawalha qui travaillait ouvertement avec l'armée et le Shin Beth, comme le prouvaient sa mitraillette Uzi et son walkie-talkie.

Plus tard dans la journée, le même pistolet a été utilisé pour tuer un autre collaborateur dans son lit d'hôpital.

Les Palestiniens ont une histoire de règlements de comptes qui remonte à la grande révolte anti-britannique de la fin des années 30. Les différends suivaient alors cependant les lignes politiques — le courant dominant du camp dirigé par les Husseini contre l'opposition des Nashashibi.

Le soulèvement diffère sous cet aspect, comme dans pratiquement tous les autres. Les divergences politiques entre les factions existent, mais elles sont le plus souvent réglées par la discussion plutôt que par la violence, par des tracts rivaux plutôt que par des coups de feu.

La collaboration dans le style des années 80 ne signifie rien d'autre que travailler pour l'ennemi. Personne n'est fier de tuer les collaborateurs, mais nul non plus ne semble mettre en doute que l'*Intifada* a le droit de dispenser une justice aussi sommaire.

« *Ces gens sont des espions qui travaillent contre leur propre pays* », dit un ancien détenu. « *Ce sont tout simplement des traîtres.* »

Ian BLACK

The Guardian Weekly, 9 juillet 1989.